

La honte du camp des Milles

Par Ariane Bois, la vérité navrante de la collaboration française dans les déportations juives.

★★★★ Ce pays qu'on appelle vivre *Ro-*
man De Ariane Bois, Plon, 288 pp. Prix 20,90€,
version numérique 15 €

Au témoignage qu'elle apporte sur la collaboration française dans les arrestations des Juifs durant les années 1940-1942, Ariane Bois associe une lumineuse histoire d'amour. Précis et référencié, son roman et récit *Ce pays qu'on appelle vivre* est bouleversant d'humanité envers des hommes et des femmes livrés à un sort qu'ils ne comprenaient pas. Les Milles, près d'Aix-en-Provence, où ils furent internés est le seul camp français de cette époque encore intact. Si on en a souvent entendu parler, on ne sait pas nécessairement ce qui s'y passait. Celui qui nous le révèle ici est le personnage principal du livre. Il s'appelle Léonard Stein. Dessinateur de son métier, il avait fui son Allemagne natale après la nuit de Cristal pour se réfugier dans le Var, à Sanary où, partici-



“Le peuple de Voltaire et Zola ne pouvait se montrer aussi soumis et cruel.”

Extrait

pant à la vie locale, il fut un jour arrêté sans explication par des gendarmes qui ressemblaient à n'importe quel Français moyen. Il se retrouva dans un trou obscur et glaçant d'où il songea à s'échapper le plus vite possible. C'était une prison aux fenêtres occultées, à la saleté répugnante et à la promiscuité insupportable. On s'y battait, volait, grelottait, espérait, se consolait... un peu... en faisant du théâtre dans les bas-fonds.

Un visa pour la liberté

En dépit de trois amis élus parmi ceux qui partageaient son sort, le désespoir de Léo ainsi qu'on l'appelle familièrement est infini alors que, déjà abandonné par la France et l'Allemagne, sa petite amie vient lui annoncer à l'infirmerie où l'a conduit un pied cassé qu'elle le quitte pour un autre. Ses dessins auxquels il s'accroche pour surmonter son chagrin et gagner un peu d'argent sont appréciés par ses codétenus et, même, par le commandant. Un visa d'accueil dans un autre pays lui permettrait de retrouver la liberté. Autorisé à se rendre sous surveillance au Comité d'Assistance aux réfugiés, il est subjugué par le sourire de la responsable qui promet de l'aider. Ce qu'elle fera. Elle s'appelle Margot, est juive et française. Par tous les moyens, elle tentera de lui ouvrir les portes de pays étrangers. Beaucoup refuseront. Mais Cuba, les États-Unis, le Venezuela, le Mexique se montreront favorables à cette initiative dont les échecs pourtant répétés permettront aux

deux jeunes gens de se revoir en un pays à eux “où il n'y a soudain plus de guerre mais deux êtres aimantés par le désir”. Les retours obligés au camp encore assombris par les poux, les restrictions de nourriture, les engelures mais surtout la disparition des amis n'en sont que plus douloureux.

Ambiance bouleversante

L'espoir suscité par l'entrée en guerre des Américains est aussitôt contredit par des menaces de plus en plus grandes et inquiétantes. Lorsque des gendarmes français viennent embarquer “tout ça” et que des mères se séparent de leurs enfants pour leur donner une chance qu'elles n'auront pas, l'épouvante, les larmes, les cris d'hystérie, voire les suicides se mêlent en scènes horribles. On ne peut s'empêcher de penser aux enfants ukrainiens aujourd'hui enlevés par les Russes! Avec le souci de dire le ressenti de ceux qui furent victimes de pareille honte, Ariane Bois recrée des ambiances bouleversantes par leur vérité et par son empathie avec les détenus. Sans doute l'histoire des deux amoureux est-elle romancée, faisant entrer un rai de lumière dans la noirceur de cet univers aberrant. Mais les faits sont authentiques et navrants qui nous mettent sous les yeux ce qui peut surgir d'une guerre et des esprits malades qui s'entendent à avaler des hommes et des femmes, en commençant par leur esprit, pour recracher “des êtres brisés, à la limite de la folie”. Léo et Margot ont-ils pu survivre à tout cela et trouver “ce pays qu'on appelle vivre”? Le suspense fait aussi partie du livre.

Monique Verdussen

Cinquante ans d'amitié entre Cocteau et Picasso

Claude Arnaud révèle ce qu'elle comporta d'humiliations pour le poète.

★★★★ Picasso tout contre Cocteau *Biographie* De Claude Arnaud, Grasset, 238 pp. Prix 21 €, version numérique 15 €

Il y a vingt ans, en 2003, Claude Arnaud publiait une biographie monumentale de Jean Cocteau, qui fait toujours autorité. Il y a dix ans, en 2013, il éclairait l'amitié amoureuse qui avait lié le jeune poète à Marcel Proust et révélait en ce dernier “un créateur aimant torturer autrui en se faisant passer pour sa victime”. Aujourd'hui, en 2023, il met dans une lumière glauque l'amitié qui unit Cocteau et Picasso, son aîné de neuf ans, de 1915 à 1963. Un ouvrage qui repose sur une fabuleuse érudition et une formidable compréhension de la psychologie des deux hommes, et qui est en outre remarquablement écrit.

Le sadisme assumé du peintre espagnol, explique-t-il, “vit dans le maso-



chisme non dissimulé de l'écrivain un allié très sûr: lui qui avait besoin de vampiriser son entourage comprit très tôt que les souffrances de l'écrivain constituaient le ressort de sa créativité. Les périodes d'intense séduction purent alterner avec des phases d'agacement aigu, le couple se reforma toujours, un demi-siècle durant. L'indignation passée, chaque coup de griffe reçu engendrait chez Cocteau un désir accru de se rapprocher de Picasso”.

Le séisme des Ballets russes

Ils se rencontrèrent en 1915. Fils tous les deux de pères faibles et dilettantes – l'un était le directeur du musée de Malaga, l'autre un avocat d'affaires et peintre amateur qui se suicida lorsque son petit Jean avait neuf ans. Tous les deux furent des enfants précoces: le petit Pablo dessina alors qu'il savait à peine lire, et n'avait pas huit ans lorsqu'il peignit son premier tableau. Le petit Jean fut initié au dessin par son père et, “caméléon-né”, se révéla très tôt capable de prendre les couleurs de tout ce qu'il voit. Venu s'installer à Paris en 1900, Picasso capte tout ce qu'il voit avant de s'orienter vers le cubisme: *Les Femmes d'Alger* sont de 1907. De son côté, Cocteau, qui fait des vers comme Edmond Rostand ou la comtesse de Noailles, découvre en 1913 la modernité “barbare” de la musique de Stravinsky

“Ai-je énervé Picasso par le nombre de mes hommages?”

Extrait

pour *Le Sacre du Printemps*. Il proposera un ballet à Diaghilev. Ce sera *Parade* pour lequel il demande une musique à Erik Satie, des décors et costumes à Picasso. Le peintre hésite: ce n'est pas son monde! Mais, explique Claude Arnaud, Picasso a besoin d'un poète pour chanter ses louanges et lui servir de “boîte à idées”. Cocteau pourrait faire l'affaire. Mais il n'en fera qu'à sa tête. *Parade* sera très différent de ce que le poète avait imaginé. Mais il s'incline. Et comme Apollinaire meurt en novembre 1918 de la grippe espagnole, Cocteau devient le “poète-lauréat” dont Picasso a besoin pour célébrer son génie. Le peintre jouera dorénavant avec lui un jeu cruel pour le flatter, pour le vexer, puis le louer, et parfois l'éloigner ou encore l'attrister (le peintre refusera d'assister à la réception du poète à l'Académie française!), et cela pendant tout le restant de leur vie.

Dans leur face-à-face fascinant, le peintre et le poète auront entretenu une liaison étrange, conclut Claude Arnaud, dans laquelle leurs ressorts se montrent à nu, “le zèle complimenteur de Cocteau se doublant d'une extraordinaire lucidité envers un peintre pléthorique, tout comme le cynisme de Picasso se complique d'une admiration sincère pour l'intelligence et l'inventivité de Cocteau”.

Jacques Franck